HATHOR, L'IVRAIE ET L'IVRESSE...[1]

Jean-Claude GOYON
Institut d'Egyptologie Victor Loret
Université Lumière-Lyon 2

Jadis, aux rives du Nil, ce qu'aujourd'hui les gouvernements pourchassent et condamnent, à savoir le généreux usage du liquide alcoolisé qui fait "voir la vie en rose", jouissait d'un honorable privilège : celui d'accéder à la divinité; plus sûrement encore que par la prière la plus fervente, l'homme suffisamment imprégné de l'effet enivrant du vin "deux fois bon de l'oasis" ou de la bière enrichie se rapprochait de son dieu, lequel pouvait alors lui inspirer la vision qui porte remède aux maux de cette vallée de larmes [2].

En ces temps-là être, "pompette" n'était pas un crime, à priori. Toutefois, l'ivresse publique, désordonnée, qui conduit l'individu en état d'ébriété à molester les passants, démolir les murs de briques crues des maisons pour les jeter à la tête de ceux qui, depuis la ruelle, essaient de calmer un peu le forcené, n'est pas chose conseillée ni même aisément admise. Si l'on boit bien et sec, c'est pour chanter et passer "un jour heureux" et non dépasser les bornes de la convenance. L'idéal est l'ivresse qui "ne fait pas trébucher" [3].

À cette ivresse "convenable", il existait un précédent de taille : la tradition relative à l'Œil-de-Rê conservée pour l'essentiel dans le "Livre de la Vache du Ciel"[4] des tombes royales du Nouvel Empire, mais dont les premiers témoins apparaissent dès les débuts de l'histoire écrite de l'Égypte. Relatant, sous forme de récit légendaire, le temps lointain des bouleversements climatiques de la fin du néolithique qui aboutissent à la désertification de l'Afrique Orientale, les archives sacrées de la Vallée rendaient ainsi les événements. Excédé des méfaits des humains à qui il avait donné le monde, le Créateur, Rê-Atoum, décida de les détruire. Il mua son extraordinaire pouvoir d'embrasement de toute chose en un uraeus crachant le feu, son "œil"

destructeur. Puis, afin de ne procéder qu'au massacre des humains sans trop endommager le reste de la création, il lui donna forme de lionne dévorante et qui, malgré cela, continuait à être de feu; car, aux dires de la version récente du récit (en démotique) "les buissons eux-mêmes crépitaient sous les flammes à son passage". Derrière les images se dissimule l'effroyable réalité que subirent les hommes de l'Est africain lorsque disparurent les pluies et que les fleuves et mares s'asséchèrent totalement; le soleil détruisait la vie. Ceci paraissait tellement impossible pour les vieux Égyptiens, qu'ils estimèrent que le miracle du Nil ne pouvait provenir que d'un remords du Souverain de l'Univers devant l'ampleur du désastre. Contraire à l'ordre de Maât, cet équilibre indispensable de tous les cycles naturels, l'élimination de l'homme, sa propre créature, ne pouvait demeurer l'oeuvre de Rê. Celui-ci devait donc rappeler son "œil" déchainé; et très vite, à peine de le voir échapper à tout contrôle et ne plus être l'instrument de punition de l'Omni-puissant mais, à rebours, le Mal; dominateur des forces de l'équilibre du monde, Rê lança injonction à l'Œil-de-Rê, la lionne puissante (Sekhmet), d'avoir à quitter le Sud où elle exerçait alors ses ravages.

De l'extrême Nubie soudanaise où elle sévissait, Sekhmet nargua Rê. Loin au Nord, à Héliopolis, celui-ci envoyait messagers sur messagers, mais la Furieuse se délectait tant du sang des humains que plus rien ni personne n'était en mesure de la dompter. La seule vue d'un homme la comblait d'aise, assurément, mais pour le dévorer. Le stratagème, qui devait réussir, mis au point en désespoir de cause, fut d'expédier, sous l'apparence d'un babouin (malin comme un singe, dit-on) celui qui devait approcher Sekhmet et, surtout, la duper pour la ramener à la raison. Thoth, d'autres traditions nomment Shou ou Khonsou-Shou, atteignit le lointain Soudan. La lionne n'avait plus laissé âme qui vive et le paysage était saccagé; surtout, faute d'hommes, le félin s'attaquait à n'importe quoi désormais et, manquant du sang des hommes qui lui était devenu essentiel, elle s'enfonçait de plus en plus vers le coeur de l'Afrique en quête de nouvelles proies.

Génie du "singe' sauveur des hommes, ou ruse grossière à l'usage d'une brute animale que le sang rend fou, toujours est-il que le piège tendu par Thot-Khonsou-Shou fonctionna parfaitement. Pendant que Sekhmet, assoiffée, à jeun, errait de ci de là avant que la nuit tombe, il repéra un marigot asséché. Il avait bien mûri son affaire; la latérite du fond de la cavité était bourrée d'ocre rouge (le *didi* des vieux Égyptiens) [5] et, mouillée, le liquide qui l'imprégnerait allait acquérir la couleur et la consistance du sang à défaut d'en avoir l'odeur. Épuisée, quelque part au loin, la lionne avait abandonné la quête et l'obscurcité la forçait au sommeil. Alors le chef babouin et ses congénères rameutés brassèrent autant de bière additionnée d'alcool de figues et de dattes fermentées qu'il était nécessaire pour remplir la mare. Ils agitèrent bien, veillant surtout à ce qu'à l'aube, quand Sekhmet s'éveilla, la mare fut rouge, terriblement rouge et aussi que la succulente odeur d'alcool se répandit au vent. Les babines de la Furieuse ne purent faire autre chose, au souffle d'air de l'aube, que de capter le délicieux fumet. Quelques bonds et la flaque rouge est atteinte et, la privation atroce aidant, d'un coup le félin lape le contenu. On imagine l'effet, le soleil chauffant bientôt. Saoûle comme jamais elle ne l'avait été jusqu'ici, l'œil-lionne titube de quelques pas puis s'effondre terrassée; elle dort. Son sommeil terminé, de longues heures plus tard, elle a tout oublié; et Rê, vainqueur de sa propre chair, de sa propre substance qu'il avait cru un temps ne plus pouvoir maîtriser, donne à l'œil calmé l'apparence la plus charmante et la plus désirable, celle de la jeune et belle femme qu'est Hathor, dame de l'amour humain, de la beauté et de la félicité retrouvée, celle dont le rayonnement mystique l'environne de turquoise et de lapis-lazuli, du vert de la fayence et de tous les végétaux richement nourris de l'eau du miracle [6].

L'eau du miracle, là est bien le noeud de toute l'affaire. L'astuce du babouin est celle qui renverse le cours des inexorables catastrophes naturelles. Le substitut du sang des hommes est un mélange d'eau et de produits fermentés, certes; mais il est plus. Il est le symbole du retour à l'équilibre, tout comme il y a des temps infinis le fut, pour les humains mourants, le déferlement des premières eaux de la crue d'Hâpy, notre Nil, dévalant des hauts plateaux du Kenya ou d'Éthio-

pie, au temps voulu de l'année. Là où plus aucune lionne, plus aucun singe, plus aucun homme n'avait bu, des années de misère durant, apparaissait l'eau et renaissait la vie. Dès lors, on ne peut plus parler de mythe mais d'images du monde : quand le soleil se conjugue avec la domination des eaux, il y a la Vallée, il y a l'Égypte; et, désormais, du lointain Sud, à chaque cycle renouvelé selon Maât, l'Œil-de-Rê barbouillé des rouges ocres de Nubie fait sa transformation en la divine douceur d'Hathor, s'extrait de la peau rougeâtre de la lionne pour être l'eau bleue de la naissance, succédant au liquide vital qui, répandu et bu par le néant, est la Mort.

Un tel miracle ne pouvait, désormais, qu'être commémoré et préparé par le rite, si l'on voulait qu'annuellement l'eau de la vie, à la période de la plus grande chaleur - le Grand Embrasement des textes - vint tempérer et calmer la fureur de l'Œil solaire que juin et juillet déchaînent en terre d'Égypte. Aussi, avant le temps du lever héliaque de Sothis, vers le 19 juillet, où était annoncé le retour annuel du flot salvateur d'Hâpy depuis le lointain Sud, célébrait-on dans tous les sanctuaires de la Vallée la solennité de "celle qui est revenue" ou "celle qui est ramenée". La belle fête d'Hathor commençait et son moment essentiel était "l'apaisement de sa chaleur embrasée" ou "rituel de l'apaisement de la Puissante, Sekhmet"[7].

Avec force boissons alcoolisées, on préparait alors dans tous les ateliers sacrés, le liquide rouge que l'on offrirait à Sekhmet-Hathor au milieu des chants, des danses, de la musique effrénée des sistres et des luths. L'ivresse sacrée régnait en maîtresse ces jours-là, et, dépassant largement les murs des enceintes sacrées, permettait au bon peuple de boire autant qu'il en avait envie et sans que nul pût y trouver à redire, car c'était en l'honneur d'Hathor, dame de l'ivresse, dame de la musique et des chants. C'était encore, pour tous ceux qui devaient faire appel à la justice divine ou, plus simplement, faire preuve de clairvoyance, l'occasion d'utiliser le breuvage offert à Hathor-Sekhmet-l'Œil-de-Rê [8]. D'autres écriront un jour ce que contenait réellement le vase-*menou* , solennellement consacré à l'Œil divin, et dont le liquide était ensuite absorbé par l'interprète des oracles ou le justiciable. Contentons-nous de dire qu'il combinait toutes les res-

sources antiques, avant que fut connue la distillation alcoolique, pour faire en sorte que la boisson atteigne les plus hauts degrés possibles [9]. Au passage, il est peut-être utile de signaler que les vins les plus forts connus en Égypte dès la plus haute antiquité, ceux de Siwa, de Dakhlah, de Khargah ou de Farafrah, pouvaient atteindre, sous l'ardent soleil des oasis, jusqu'à vingt degrés naturels de concentration alcoolique.

Il semble que, pour être facilement acquise et rapide, l'ivresse des Égyptiens pieux n'utilisait pas seulement l'alcool de fruits ou de grains. D'ailleurs, cette ivresse devait être assortie de rêves ou de visions pour accomplir pleinement son office; or boire trop amène tantôt à l'indisposition - et tout bénéfice est perdu - tantôt au sommeil d'ivrogne, dont on dit qu'il est sans rêves et, dans ce cas, inutile. Ce n'est donc pas l'ivresse de satiété qui peut répondre au nom égyptien de l'état presque divin dont Hathor est la dame et que recouvre le terme hiéroglyphique *ṯḫ* (tekh) écrit d'ailleurs beaucoup plus fréquemment encore avec un déterminatif végétal significatif [10].

On s'est souvent interrogé sur la nature de la plante-*tekh* dont, manifestement, les anciens Egyptiens faisaient un synonyme de l'ingestion de boissons alcooliques, puis qu'ils écrivaient indifféremment les mots que nous rendons par "ivresse, être ivre, enivré, ivrogne" à l'aide de la même graphie. Tour à tour, on a, dans le passé, tenté de voir dans le mot la désignation du "rosier" [11] ou de la "vigne" [12], ou encore de la "violette" en faisant appel aux propriétés intoxicatoires de ses racines et radicules [13]. Aucune de ces propositions n'a, en fin de compte, été retenue par les lexicographes récents [14] et l'enquête s'est arrêtée sur un constat d'impuissance [15]. En outre, la relative rareté de l'emploi du végétal-*tekh* dans le domaine de la pharmacopée médicale [16], face à sa large utilisation à des fins religieuses, a laissé bien des chercheurs perplexes, oubliant en effet que, tout comme aujourd'hui la Nepeta est "l'herbe aux chats", un nom vernaculaire peut en cacher un autre plus savant. Surtout, il semble que l'on ait perdu de vue qu'un usage médical, rare en apparence, peut être occulté par le fait que seule une partie du végétal est utilisée, possé-

dant alors une désignation possible différente, et que le reste de la plante est, de ce fait, indifférent. Ainsi en va-t-il du des vieux Egyptiens qui, en médecine, n'en utilisaient que les "graines" ou "semences" (*pr.wt* , **perout*) et, encore, avec parcimonie dans des circonstances pathologiques bien spécifiques [17].

Il ne peut être question ici d'aborder en détail toutes les sources écrites qui amènent à proposer de mettre en équivalence avec le terme égyptien *tekh* la plante maudite qu'est l'ivraie. Le Latin nomma cette graminée *Ebriaca* , en raison de ses propriétés bien spéciales, et les Grecs l'appelèrent *zizania* ou zizanie, ce qui est, en soi, tout un programme ! S'il faut trier "le bon grain de l'ivraie" selon la tradition biblique et évangélique [18], c'est bien parce que ses graines, plus menues que celles du blé à qui l'ivraie (*Lolium Tomulentum L.*) se mêle constamment dans les cultures, contiennent un puissant narcotique, la loliine dont les effets secondaires sont dignes d'intérêt pour notre propos. Sous réserve de doser les quantités, afin d'éviter un risque mortel, l'utilisation des graines d'ivraies possède aux yeux des anciens des vertus médicinales certaines, et peut contribuer à l'état d'ébriété qui amène au sommeil.

Ainsi, en 1714, Nicolas Lemery, pharmacien du Roy, écrivait-il [19] "*le pain et la bière où il est entré beaucoup d'ivraie enyvrent et causent des maux de tête, des éblouissements, des maux de tête* ", tout en précisant un peu plus loin que "*l'ivraie déterge, atténue, résout, guérit la gratelle, résiste à la pourriture, étant appliquée extérieurement* ". Il rejoint en cela Ibn el Baithar qui, dans son *Traité des Simples* indiquait que [20] : "*mangée sous forme de pain, elle produit du vertige et de l'ivresse . Macérée dans du vin et administrée en potion, elle produit de l'ivresse et un sommeil lourd* ".

Les graines toxiques de l'ivraie/zizanie, si elles sont en trop grande abondance, sont cause de mort chez le bétail comme chez l'homme après avoir provoqué nausées, convulsions, diarrhées; mais raisonnablement dosées, on en reconnaît volontiers les vertus soporifiques; en effet, elle procure, avant le sommeil d'agréables visions et songes si elle est mêlée à une boisson, en fait assez peu alcoolisée comme la bière ou son équivalent proche-oriental comme la *bousa* (*bosa*). C'est

du moins ce que, dans sa *Médecine des Égyptiens* parue en 1584, Prosper Alpin constate. Cette bousa [21] : "*on la prépare avec de la farine d'ivraie, des graines de chanvre et de l'eau, dont on fait tout simplement une pâte . Certains en font un jus pour mettre dans leur boisson* ".

Comparant les effets de la bousa "*aussi très puissante et même plus que l'assis* " poudre de chanvre que l'on mange (autrement dit le Haschish!) voici ce qu'il décrit : "*Ils en dévorent, à raison de cinq ou plus, des boules de la grosseur d'une châtaigne. Après quoi ils sont comme ivres, profèrent leurs sottises et restent longtemps dans un état extatique en se délectant des visions qu'ils désiraient* " [22].

Dès 1904, Schweinfurth notait en grande quantité la présence de grains d'ivraie mélangés à des céréales dans les vestiges de silos des plus hautes époques de l'histoire de l'Égypte [23]. Ces graines, comme l'orge ou le blé qu'elles accompagnaient, portaient le plus souvent des traces d'une légère torréfaction [24]; on sait aujourd'hui que l'action de la chaleur suffit à faire disparaître la loliine toxique et rend comestible sans dommage le pain qui mêle le bon grain à la *zizanie* des Anciens [25]. En fait, les graines d'ivraie seraient inoffensives si un mauvais séchage ou un temps trop humide n'entraînaient le développement, sur leur péricarpe, d'un champignon aux alcaloïdes vénéneux (*Témuline* et *Saponine*), producteurs à froid, s'ils sont ingérés, de troubles graves [26]. Si, dès la fin du néolithique, les cultivateurs de la Vallée ont dû torréfier légèrement leurs céréales, c'est qu'ils savaient que s'y mêlait la graine de la plante d'Hathor, la semence de *tekhou* qui provoque ou l'ivresse ou la mort. Mieux valait ne pas trop l'utiliser au jour le jour et en être avare dans la composition des médicaments, sauf par voie externe, comme dans la médecine arabe médiévale. De la sorte, cette plante, au pouvoir étrange allant du songe extatique à la crise de folie qui annonce la fin, trouvait plus aisément sa place dans les laboratoires des temples, où un empirisme millénaire présidait au dosage, amenant le buveur à l'état désiré mais non aux conséquences fatales. Il fallait reproduire l'ivresse de Sekhmet la lionne et chasser la mort, en donnant à Hathor sa faculté d'apparaître dans le halo couleur lapis-lazuli ou turquoise, synonyme de tout bienfait. Rien d'étonnant

alors que le vase-*menou* déjà évoqué, vase splendide d'or et d'argent, vasque pleine de vin et bière mêlés de tous les ingrédients qui suscitent l'extase et les visions, ait été comparé à une prairie verdoyante, regorgeant de plantes vertes et de fleurs, mais surtout des céréales couleur d'or à qui se mêle la surpuissante ivraie. Et l'officiant qui faisait monter vers Hathor le récipient sacré, grâce au contenu de qui l'Œil-de-Rê, lionne enragée, avait cessé de massacrer l'humanité, consacrait l'offrande en ces termes : "*Voici pour toi la prairie mystérieuse, grandement pourvue de tous ses biens, recouverte des cheveux de la terre! Pour elle, les céréales de vie occupent le devant et son arrière est fait de blé, tout son pourtour n'étant que semences d'ivraie* (*tekhou*)." [27]

Notes :

1) Les questions d'ordre plus technique seront abordées dans une autre contribution consacrée aux *Narcotiques et soporifiques du droguier pharaonique* à paraître; de ce fait, les renvois bibliographiques et philologiques sont réduits ici à l'essentiel.

2) *cf.* H. Brunner dans *Lexikon der Ägyptologie* VI/5 (1985), col.773-777, s.v. Trunkenheit.

3) Daumas, *Revue d'égyptologie* 22 (1970), 63 sq. Pour les forcenés de l'ivresse, voir l'affaire Paneb de Deir el-Medineh au Nouvel Empire que retrace le Papyrus Salt 124; traduction française d'A. Théodoridès dans *Revue internationale des droits de l'Antiquité* 3e série, XXVIII (Bruxelles, 1981), 38-58; en particulier, p. 53.

4) Edition, traduction et commentaire d'E. Hornung, *Der ägyptische Mythos von der Himmelskuh. Eine Ätiologie des Unvollkommenen* (*Orbis biblicus et orientalis* 46, Friburg, 1982), 127 p. On peut voir également, en l'utilisant avec prudence, la traduction française de N. Guillou, *La vieillesse des dieux* (Montpellier, 1989), pp. 1-14.

5) E. Hornung, *o.l.* , pp. 38-39.

6) Sur ce thème, voir les hymnes à Hathor traduits par Barucq-Daumas, *Hymnes et prières de l'Égypte ancienne* (*Littératures anciennes du Proche-Orient* 10, Paris, 1980), pp. 433-459.

7) Sur la fête *'In.tw.s* "celle qui est ramenée, revenue", la meilleure synthèse actuelle est celle d'Alliot, *Le culte d'Horus à Edfou au temps des Ptolémées* (IFAO *Bibliothèque d'Études* XX/2, Le Caire, 1954), pp. 456 sq.; 537.

8) P. Germond, *Sekhmet et la protection du monde* (*Aegyptiaca helvetica* 9, Genève, 1981), pp. 251 sq.

9) *Cf.* Gutbub, "Un emprunt aux Textes des Pyramides dans l'hymne à Hathor, dame de l'Ivresse" dans *Mélanges Maspéro* 1/4 (*Mémoires de l'IFAO* 66, Le Caire, 1961), pp. 31-72 et, en particulier, le § C "Veillée et ivresse au Nouvel Empire", pp. 46-50. Ce grand savant n'a pu achever l'étude qu'il préparait sur le vase-*menou* et les rites de l'ivresse hathorique.

10) *Wörterbuch* V, 325 (10-14).

11) Brugsch, *Hieroglyphisch-demotisches Wörterbuch* IV (Leipzig, 1867), 1566.

12) Brugsch, *Idem* , supplément VII (1880-1882), 1338.

13) Loret, "Etudes de droguerie I et II " dans *Recueil de travaux* 16 (1894), 152 sq.

14) Blackman-Fairman, *Journal of Egyptian Archaeology* 30 (1944), 18-19 § 39 qui écartent la violette, le rapprochent avec le mot *tḫ* "ivresse" et se demandent s'il ne s'agit pas du coriandre.

15) D. Meeks, *Année lexicographique* I (1980), 421; III (1982), 327 faisant état de l'échec des travaux de R. Germer sur ce point.

16) Von Deines-Grapow, *Wörterbuch der ägyptischen Drogennamen* (*Grundriss der Medizin* VI, Berlin, 1959), p. 561.

17) Papyrus Berlin 127/128 pour le traitement externe d'une enflure des jambes avec un emplâtre de "pain" de graines d'ivraie-*tekh* , de miel trempé au vin; cf. Grapow, *Medizinischen Texten* (*Grundriss der Medizin* V (Berlin, 1958), p. 131.

18) Allemand : Taumelloch; pour les références bibliques et évangéliques (Matthieu XIII, 24-30), *cf.* K. Rosenmüller, *Biblische Naturalgeschichte* IV[1], *Das biblische Mineral und Pflanzenreich* (Leipzig, 1830), pp. 117-118 et H.B. Tristram, *Natural history of the Bible* (8e éd., Londres, 1889), pp. 439 et 486-488. Anglais : Darnel, *cf.* N. Hepper, *Planting a Bible garden* (royal botanic gardens Kew, 1987), p. 20.

19) *Traité universel des drogues simples* (2e éd., Paris, 1714), p. 497.

20) Leclerc, *Notices et extraits des Ms de la Bibliothèque Nationale*, tome 25 (1881) = *Traité des simples*, t. 2, p. 354 (arabe : *sheïlem* , *shalem* , var. *zeouan* ou *zawân* origine de *zizania* des Grecs).

21) Prosper Alpin, *La médecine des Égyptiens* (1581-1584), fol. 262 = éd. R. de Fenoyl (IFAO, Le Caire, 1980), t. 2, pp. [342-343].

22) *Ibidem* , p. [342].

23) Schweinfurth, *Der Taumelloch* (*Lolium tomulentum* L.) in "altägyptischen Gräbern" dans *Annales du Service des antiquités de l'Égypte* 5 (1904), 187-192. Voir également sur l'ancienneté des découvertes, R. Germer, *Flora des pharaonischen Ägypten* (*deutsches archäologisches Institut, Abteilung Kairo Sonderschrift* 14, Mayence, 1985), p. 215 (2).

24) J. C. Goyon, "Rites et rythmes agraires : l'Égypte et les céréales" (*Travaux de la Maison de l'Orient* 20, Lyon, 1991), p. 46, n° 10 et 49, n° 30; ce traitement évite aussi la nielle et aide à la séparation des glumes du blé vêtu cultivé par les anciens Égyptiens.

25) La séparation biblique du grain utile de l'ivraie ne devait guère être aisée à en juger par l'extraordinaire extension, en Égypte, du *Lolium tomulentum* L., mauvaise herbe envahissant les champs; *cf.* R. Germer, *Flora* , p. 215 (2) avec les références antérieures et L. Boulos - M.N. el-Hadidi, *The weed flora of Egypt* (Le Caire, 1984), p. 98 (*zâwan*).

26) Etat des questions, H. Weymar, *Buch der Gräber* (Melsungen, 1967), p. 240; le champignon est l'*Enconidium temulentum* Pr-et Delacr.

27) Dendara, Dümichen, *Geographische Inschriften* IV (Leipzig, 1885), pl. CLI; ce texte possède de nombreux parallèles, par exemple Mariette, *Denderah* I, pl. 18 (2) ou *Mammisi Edfou* , 184 (ult.)-185 (1) où la prairie d'Hathor est celle "de l'ivresse" (*nt tḫ* , **net tekh*). Aux végétaux du vase-*menou* , à ses ingrédients aromatiques (styrax, oliban, calame aromatique) dissous dans l'alcool de la bière et du vin mêlés, l'ivraie en grains ou "pains" (*šbb.w* , **shebebou*) qui s'ajoutait augmentait la fragrance enivrante s'élevant de la coupe. On verra ailleurs comment, sous un nom différent, les graines d'ivraie intervenaient dans les compositions pharaoniques de parfumerie.